Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: 19

Artikel: Guerre franco-allemande de 1870 : rapports d'opérations
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-332393

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

comme la nôtre qui n'aura que rarement à sa disposition des ouvrages établis en temps de paix, mais qui devra se retrancher dans chaque village et renforcer en peu de temps, par tous les moyens possibles, les excellentes positions que notre sol nous fournit à chaque pas.

Le tout forme un ouvrage de 125 pages, accompagné de 9 planches.

RAPPORTS D'OPÉRATIONS.

La *Gazette de la Croix* donne le récit suivant de l'attaque décisive de la gauche prussienne contre l'aile droite des Français, à la bataille du 18 août devant *Metz* :

Depuis son entrée en France, la garde s'était portée à marches rapides sur la ligne de la Moselle; elle avait passé cette rivière le 15 août à Dieulouard; le lendemain le gros se trouvait au nord de Toul, à mi-chemin entre les lignes de la Moselle et de la Meuse. C'est à cet endroit que dans la nuit du 16 au 17 on sonna l'alarme. La garde partit à 4 heures du matin, fit une marche forcée de cinq lieues et demie et se trouva dans l'après-midi sur la grande route qui va de Metz à Verdun, où elle campa à l'ouest de Mars-la-Tour. Cette marche rapide était motivée par la nouvelle qu'on avait reçue dans la nuit de la victoire sanglante de Vionville. Le 3e et le 10e corps avaient eu là à combattre contre des forces supérieures. Dans cette bataille quelques détachements de la garde avaient pris une part active à la lutte; les deux régiments de dragons, une batterie d'artillerie à cheval, sous le commandement du comte Brandenberg II, avaient attaqué des régiments d'infanterie intacts et fait d'énormes pertes surtout en officiers. Le 3e et le 10e corps n'avaient obtenu la victoire qu'au prix de grands sacrifices. Il s'agissait maintenant de tirer parti d'un succès qui avait coûté si cher, et, en cas de malheur, de venir en aide aux troupes harassées par le premier combat.

Le 18 au matin, la garde reçut l'ordre de se porter en avant; on l'avertissait en même temps qu'elle livrerait bataille à des forces françaises imposantes. Dans ce but, on la plaça à la première ligne de l'armée du prince Frédéric-Charles, dont elle formait le centre. A l'aile gauche était le 12e corps (Saxons), à l'aile droite le 9e. Au lieu du rendez-vous on voyait toutes les troupes recueillies se rassembler autour de leurs chapelains. A 9 heures on partit de Mars-la-Tour et l'on marcha jusqu'à Doncourt, sur la route de Metz à Etain, sans avoir aperçu un soldat ennemi; il semblait que l'espoir d'en venir aux mains ne dût pas encore se réaliser. Cependant, à Doncourt, on apprit que l'armée française, en grandes forces, s'était établie au sud de Briey jusqu'aux environs de Gravelotte. En même temps une vive fusillade à l'aile droite indiquait que le 9e corps venait d'engager le combat. Une marche accélérée, après une courte halte, amena la première division d'infanterie de la garde devant les positions françaises. Il était près de midi; l'ennemi montrait, entre Sainte-Marie aux Chênes et St-Privat la Montagne, des forces considérables; au sud-est de ce dernier endroit on apercevait le feu de l'artillerie, postée sur des hauteurs contre lesquelles combattait le 9e corps. L'avant-garde de la première division d'infanterie de la garde, sous le commandement du colonel d'Erckert, salue d'un hourrah retentissant les premiers obus qui éclatent près d'elle, commence immédiatement l'attaque et occupe, sous le feu de l'ennemi, un petit bois situé près d'Habonville et le village de Saint-Ail, voisin de la position française. La division suivit le mouvement de l'avant-garde et s'établit dans un ravin à l'ouest de Saint-Ail. En même temps tout le corps de l'artillerie ouvrit un feu très vif contre la position de Saint-Privat, très forte par sa nature et ses ouvrages de défense. Cette position domine le terrain à plusieurs lieues à la ronde. Au sommet se trouve un village dont les maisons, grandes et

massives et les nombreux murs de pierre, présentent des conditions très favorables pour la défense. Nulle part on ne voyait le moindre abri qui protégeât quelque peu pendant l'attaque de cette position, où l'ennemi se sentait en toute sécurité. Aussi, voyant la force de la position et dans le but de laisser au 12e corps d'armée et à la seconde division de la garde le temps d'arriver sur le théâtre de la lutte, le général prince Auguste de Wurtemberg ordonna que pour le moment l'artillerie seule continuerait le combat. Le commandant de l'artillerie, le major-général prince de Hohenlohe, qui depuis 1 heure était au feu avec 9 batteries et qui plus tard mit en ligne encore deux batteries d'artillerie à cheval, choisit une nouvelle position plus rapprochée de l'ennemi et s'acquitta avec une persévérance héroïque de la tâche qui lui avait été confiée.

Vers 3 heures de l'après-midi, la seconde division de la garde apparut sur le théâtre de la lutte et avec elle le commandant en chef prince Frédéric-Charles. Cependant l'avant-garde de la première division, par une attaque énergique exécutée au pas de course, s'était emparée du village de Ste-Marie-aux-Chênes. Dans le combat, le colonel von Erckert avait trouvé la mort. Mais en occupant Sainte-Marie-aux-Chênes la garde s'était emparée d'un point très important sur l'aile de l'ennemi et sur la seule route par laquelle une retraite sur Châlons et Paris était encore possible. Des avant-gardes des bataillons appartenant à une brigade saxonne, arrivée la première, avaient vaillamment contribué à la prise de Ste-Marie-aux-Chênes en l'attaquant de l'autre côté. Mais le gros du 12e corps qui avait eu à faire une longue marche ne se montrait pas encore. Aussi le moment d'une attaque générale n'était-il pas encore arrivé, et l'artillerie continua le combat avec succès, tandis que l'infanterie s'apprêtait à frapper un coup décisif. Vers 4 heures, lorsque les quatre batteries de la seconde division entrèrent en ligne, le feu de l'ennemi fut réduit au silence et l'artillerie allemande s'avança encore davantage jusque sous le feu de l'infanterie française. On remarqua en même temps qu'à l'aile droite le combat engagé par le neuvième corps ne faisait pas de progrès. En conséquence, le prince Auguste de Wurtemberg ordonna à la 3e brigade de la garde de se disposer à porter secours au 9e corps, tandis que la seconde brigade marchait sur St-Ail pour se rapprocher de la première division (major-général Pape).

A 5 heures on s'aperçut que de forts détachements ennemis se mouvaient entre Saint-Privat et Roncourt. A notre aile gauche l'artillerie saxonne avait paru et ouvert son feu à grande distance. On pouvait donc s'attendre à l'arrivée prochaine du 12e corps. A cette circonstance venait s'ajouter que de grandes forces ennemies paraissaient quitter la frontière, et l'on craignait qu'un retard ne permît à l'ennemi de se retirer dans l'obscurité sans éprouver de pertes et de nous forcer le lendemain à accepter un nouveau combat. Tout cela engagea le prince de Wurtemberg à commander vers 5 heures une attaque générale sur St-Privat, la clef de la position ennemie. La 4e brigade (régiments Franz et Augusta) reçut la première cet ordre. Elle se déploya aussitôt avec une rapidité et un ordre exemplaires, et s'avança sur la hauteur pour emporter le village en masquant le moins possible le feu de l'artillerie. L'espoir de voir l'ennemi abandonner St-Privat sans résistance ne devait pas se réaliser. Caché aux grenadiers qui l'attaquaient, derrière des maisons, des murs et des fossés, il ouvrit un feu de vitesse si terrible et d'une portée telle qu'en peu de minutes nos pertes, surtout en officiers, étaient considérables. Mais les vaillantes troupes avançaient continuellement malgré les coups qui les frappaient. Cependant la 1re division était aussi déployée et attaqua, un quart d'heure après, sur l'aile gauche de la 4e brigade, tandis que son avant-garde occupait encore le village de Sainte-Marie-aux-Chênes, emporté dans l'après-midi. La première brigade, sous le commandement du major-général von Kessel, s'avança sur l'aile gauche, tandis qu'à la droite la 2e brigade, sous le commandement du major-général baron de Medem, s'avançait sur St-Privat. Tous les généraux et officiers d'état-major restèrent à cheval à la tête de leurs troupes pour mieux

diriger le combat. Mais tous eurent au bout de peu de temps leurs chevaux tués sous eux. Le feu qu'essuyèrent nos troupes fut épouvantable. Jusqu'à 1500 pas tout le voisinage de la position ennemie fut pendant des heures couvert d'une grêle de projectiles ; le bruit de la fusillade étouffait tous les commandements et l'épaisse fumée aussi bien que la position abritée de l'ennemi empêchaient presque entièrement nos soldats d'user de leurs armes avec succès. La conduite de la garde dans cette situation critique fut exemplaire. Elle s'avançait lentement, parfaitement décidée à faire taire le feu ennemi ou à succomber. Mais le prince de Wurtemberg, qui avait assisté à la première partie du combat près de l'artillerie, et qui, au commencement de l'attaque de l'infanterie, avait passé devant les lignes de la 4e brigade salué par les acclamations des troupes, et était placé à l'extrémité occidentale de Ste-Marie, vit de là la grandeur des pertes que nous avions éprouvées. Il ordonna que toutes les troupes fissent halte et qu'on attendît l'attaque des Saxons qui, arrivant de Raucourt, commençaient à se déployer sur le flanc de l'ennemi. Dans ce moment critique, on vit le commandant de la division, le général von Pape, utiliser ce délai pour parcourir au galop tout le front de sa division et encourager ses vaillants bataillons à de nouveaux efforts. Le général eut deux chevaux tués sous lui ; l'un de ses adjudants fut tué à ses côtés, un autre blessé. Partout il en était de même. Partout les chefs, depuis le général jusqu'au plus jeune enseigne, donnaient l'exemple le plus frappant, et leurs soldats les suivaient avec le mépris de la mort et le dévouement le plus complet. C'est là que le colonel de Rœder, frappé à mort, arrosa la terre étrangère de son sang ; c'est là aussi que tombèrent les majors de Schmerling et de Notz, et le prince Salm, revenu de Mexico. Deux commandants de brigade, quatre commandants de régiment et un grand nombre des officiers supérieurs furent blessés ; la proportion était la même en capitaines et officiers subalternes Cependant l'artillerie, avec une grande énergie et au prix de grandes pertes sous la fusillade, continuait à détruire le village. St-Privat était en feu sur plusieurs points ; mais les Français, dignes de leur vieille réputation de bravoure, montraient une ténacité extraordinaire ; un feu roulant sortait continuellement des endroits qu'ils occupaient et couvrait tout le voisinage d'une grêle de plomb. A 6 heures et demie on ordonne de recommencer l'assaut. L'ennemi entouré presque de tous les côtés se battit en désespéré. Ceux de nos bataillons qui pénétrèrent reçurent des obus ; mais ils gardèrent leurs positions, emportèrent chaque maison séparément et étaient à 6 heures $^3/_4$ en possession de la plus grande partie du village fortifié ; bientôt la partie nord fut prise par les Saxons et les derniers Français qui l'occupaient s'enfuirent sur la route de Metz.

La 3e brigade envoyée au secours du 9e corps avait combattu depuis six heures aux environs d'Amanvillers ; elle avait affaire à des forces supérieures. Les Français essayèrent plusieurs fois de prendre l'offensive, mais trouvèrent la même résolution qu'à Saint-Privat. Le colonel von Knapp, commandant la brigade, fut gravement blessé ; le régiment Alexandre perdit beaucoup d'officiers et de soldats ; les pertes du régiment Elisabeth ne furent pas aussi considérables ; mais ce qui souffrit le plus, de ce côté-là, ce fut les bataillons des chasseurs de la garde ; le commandant major von Frabeck et 50 officiers restèrent sur le carreau ; aucun officier ne sortit du combat sans blessures ; les pertes de la troupe s'élevèrent à peu près à la moitié de l'effectif. Lorsque le jour commença à baisser, la 20e division (du 10e corps) s'approcha de Sainte-Marie, en sorte que les restes des bataillons de la garde épuisés par le combat et auxquels manquaient presque tous leurs officiers, rejoignirent leurs drapeaux conduits par des officiers d'état-major. Les têtes de colonnes poursuivirent l'ennemi quelque temps ; mais la nuit et la fatigue les contraignirent à prendre du repos, et bientôt après, avec le 10e corps, ils établirent leurs avant-postes vers Saint-Privat.

Ce ne fut que le lendemain qu'on reconnut les grands résultats de cette bataille sanglante. Chacun savait qu'on avait remporté la victoire et mis l'ennemi en fuite ;

mais à la vue des pertes terribles qu'on avait éprouvées on se demandait si la victoire n'avait peut-être pas été achetée trop cher. Chaque soldat, chaque officier pleurait des camarades, des amis, des parents plus ou moins rapprochés, et l'on comprend que les impressions des survivants rassemblés autour de feux à demi éteints fussent sérieuses, et que la joie de la victoire osât à peine se faire jour. Mais le lendemain montra que le succès était en proportion des sacrifices qu'il avait coûtés. L'ennemi était complétement battu, rejeté dans Metz, toutes ses communications avec Paris étant coupées. Sur la route, à côté du champ de bataille où la garde avait passé une nuit de bivouac dont les souvenirs funèbres seront ineffaçables, les vainqueurs virent passer dès le point du jour de longs trains de prisonniers. Le soir on en avait amené environ deux mille parmi lesquels une grande proportion d'officiers. La fuite de l'ennemi avait été si précipitée qu'à Amanvillers il avait abandonné un campement; on y avait laissé les tentes, la plupart des effets, les papiers et les armes. Les marmites étaient toutes préparées devant des feux éteints, des vêtements avaient été arrachés en hâte, des coffres restés ouverts; des lettres commencées gisaient sur les tables, quelques-unes donnaient des détails curieux sur la manière dont les Français considèrent cette guerre. Tout indiquait une fuite désordonnée, une panique. Nos soldats remarquèrent aussi avec étonnement tout le confort que s'accorde un soldat français en campagne. Tandis que trop souvent nos guerriers endurcis ont à bivouaquer à ciel ouvert, sur la terre nue et s'accommodent de cette couche dure que leur général partagea avec eux les deux nuits qui suivirent la bataille, on trouva dans les tentes françaises non-seulement des lits, des chaises et des fauteuils, mais même çà et là des tapis et des rideaux, des meubles de toilette compliqués, des eaux et des huiles de senteur, et en somme tant d'embarras de toute sorte, que cela seul explique pourquoi notre armée se meut bien plus rapidement et facilement que l'armée française. Cette dernière, malgré son élan proverbial, n'avait pas pu résister à l'attaque résolue de nos soldats. Jamais il n'avait tenté même un instant de prendre l'offensive, et depuis qu'il avait été chassé de ses positions qui, à en juger par la présence de ce campement, passaient pour inexpugnables, il s'était enfui à Metz en pleine déroute et avait perdu ainsi toute communication avec Châlons et Paris. C'était une victoire complète, un succès digne du sang qu'il avait coûté.

Le jour qui suivit la bataille fut sérieux et triste. Depuis deux heures de l'après-midi jusque fort avant dans la nuit, on enterra les héros tombés la veille. Les musiques de régiments jouaient un ancien et beau chœur : « Jésus ma confiance. » Au milieu du grand cercle formé par les camarades de ceux qu'on enterrait, se tenaient les officiers de troupes et ceux de l'état-major. Rien de plus touchant que ces larmes muettes et amères qui coulaient lentement sur les joues bronzées de ces braves guerriers. Non, aucun homme qui, assis dans sa maison n'apprend le prix de nos victoires que par les rapports de batailles sanglantes, ne peut se faire une idée de l'épouvantable fléau de la guerre; corps et biens, tout disparaît dans le sang. Qu'un opprobre éternel frappe les coupables qui l'ont attirée sur nos têtes !

Vers 9 heures, la musique funèbre et solennelle fut tout d'un coup interrompue par une marche vive et rapide. Le son se rapprochait de plus en plus et bientôt nous vîmes défiler des régiments au pas accéléré. C'étaient nos vaillants compagnons, les Saxons, qu'on aime partout et dont on célèbre la bravoure. Ils nous crièrent affectueusement : — Bonne nuit, camarades ! et nous leur répondîmes avec cordialité. Bientôt la musique cessa dans le lointain, mais peu après un chœur d'hommes entonna à pleine voix : « Stille Nacht, heilige Nacht, » et de l'autre côté on entendait : « Lieb Vaterland, kannst ruhig sein. » Oui, patrie allemande, tu peux être tranquille, et aussi longtemps que dans tes plaines naîtront des hommes comme les héros qui ont combattu et versé leur sang à Saint-Privat, aucun ennemi d'aucune contrée n'osera porter la main sur la patrie.

Voici le texte de la capitulation de *Sedan*, tel qu'il est publié par les journaux allemands :

Entre les soussignés, le chef d'état-major du roi Guillaume commandant en chef des armées d'Allemagne, et le général commandant de l'armée française, tous deux munis de pleins pouvoirs de LL. MM. le roi Guillaume et l'empereur Napoléon, la convention suivante a été conclue :

Art. 1er. L'armée française, placée sous les ordres du général Wimpffen, se trouvant actuellement cernée par des troupes supérieures autour de Sedan, est prisonnière de guerre.

Art. 2. Vu la défense valeureuse de cette armée française, exemption pour tous les généraux et officiers, ainsi que pour les employés supérieurs ayant rang d'officiers, qui engagent leur parole, *par écrit*, de ne pas porter les armes contre l'Allemagne, et de n'agir d'aucune manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle. Les officiers et employés qui acceptent ces conditions conserveront leurs armes et les effets qui leur appartiennent personnellement.

Art. 3. Toutes les armes, ainsi que le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles, canons, munitions, etc., seront livrés à Sedan, à une commission militaire et instituée par le général en chef, pour être remis immédiatement aux commissaires allemands.

Art. 4. La place de Sedan sera livrée dans son état actuel, et au plus tard, dans la soirée du 2, à la disposition de Sa Majesté le roi Guillaume.

Art. 5. Les officiers qui n'auront pas pris l'engagement mentionné à l'art. 2, ainsi que les troupes désarmées, seront conduits, rangés d'après leur régiment ou corps, en ordre militaire.

Cette mesure commencera le 2 septembre et sera terminée le 3. Ces détachements seront conduits sur le terrain bordé par la Meuse, près Iges, pour être remis aux commissaires allemands par leurs officiers qui céderont alors leurs commandements à leurs sous-officiers. Les médecins-majors, sans exception, resteront en arrière pour soigner les blessés.

A Frénois, le 2 septembre 1870.

Signé : De Moltke, Wimpffen.

Un officier qui n'a pas quitté le général de Wimpffen écrit de Belgique à la *Patrie*, au sujet des événements de Sedan, une longue et curieuse lettre que nous reproduisons :

Le général, prévenu par dépêche télégraphique qu'il eût à se rendre à Paris, pour aller ensuite se mettre à la tête du 5e corps de l'armée du Rhin, s'empressa de s'embarquer sur le premier bateau partant d'Oran, et de voyager jour et nuit.

Il arriva sans s'arrêter jusqu'à Paris où il descendit à l'hôtel du Louvre, le dimanche 28 août, à six heures du matin. Il se présenta immédiatement chez le ministre de la guerre, resta en conférence avec le comte de Palikao une partie de la journée et partit le lendemain matin pour Charleville, dès que ses chevaux et ses ordonnances furent à Paris.

Le mardi 30, il rejoignit l'armée ; malheureusement il ne put prendre son commandement qu'après la surprise et le combat fatal du 5e corps.

Je passe sous silence la journée du 31, pour arriver à l'affreux drame de Sedan. Je ne puis comparer cette petite place qu'à un entonnoir. Au moment où l'armée, commandée par le général de Wimpffen, ayant remplacé le maréchal Mac-Mahon blessé, y arriva, elle était complétement dépourvue d'artillerie, de munitions et de vivres.

Bientôt les hauteurs qui la dominent de toutes parts, ou, si vous aimez mieux, les bords de l'entonnoir, pour employer un mot poli, se garnirent de la plus formidable artillerie prussienne.

Impossible de la combattre. Le général hésita un instant, ne voulant pas attacher son nom à un acte qu'il savait bien qu'on ne manquerait pas plus tard de lui reprocher amèrement.

Cependant il fallait, pour éviter une capitulation, essayer de passer sur le ventre d'une armée de 300,000 hommes, pourvue de tout, avec 40 à 45,000 soldats découragés, sans vigueur, sans munitions de guerre.

Jadis on pouvait à la rigueur, par une attaque hardie à la baïonnette, à l'aide d'un coup de désespoir, se frayer à travers les rangs d'un ennemi nombreux un passage sanglant. Aujourd'hui, avec les armes nouvelles à tir rapide, de précision et à longue portée, la chose n'est plus possible. Avant d'être sur l'ennemi, on serait écrasé, tué, anéanti. Cette considération fut une de celles qui décidèrent le général à ne pas sacrifier inutilement l'existence précieuse de braves soldats ayant combattu pour l'honneur du drapeau et sans espérance de vaincre.

Après la déroute de Beaumont, on ne devait toucher à Sedan que pour y prendre des vivres, des munitions, y laisser les malades, les blessés et les éclopés ; telle était l'intention du général. On devait continuer ensuite le mouvement de retraite en s'éloignant de la place et en descendant au sud. En partant de midi à une heure, on avait encore quatre à cinq heures d'avance sur les Prussiens, qui accouraient pour nous barrer la route, chose qu'ils parvinrent à exécuter le 31, à 5 heures du soir, avec un corps de 80,000 hommes.

Le 1er septembre, les Prussiens ayant terminé ce mouvement, nous attaquèrent sur notre droite, afin de nous pousser sur des troupes fraîches qui attendaient notre descente du plateau pour déployer toutes leurs masses.

Un instant le général de Wimpffen se fit illusion et crut à la victoire, ne sachant pas encore qu'il avait devant lui plus de 150,000 ennemis. Le soir, il voulut s'ouvrir un passage pour se réfugier avec ses troupes sur le territoire belge ou marcher sur Carignan Il y fût parvenu sans nul doute, attendu que l'ennemi, à moitié désorganisé par la lutte, était resté en position sur le champ de bataille ; mais l'empereur, qui exerçait toujours de fait le commandement en chef, l'en empêcha et paralysa ses derniers efforts en appelant à lui les Prussiens par le drapeau parlementaire et par une lettre adressée au roi.

Le général de Wimpffen, après une altercation des plus vives à ce sujet avec l'empereur et avec son entourage, revint chez lui et donna sa démission.

L'empereur ne voulut pas l'accepter, et il écrivit la lettre suivante :

« Général,

« Vous ne pouvez pas donner votre démission lorsqu'il s'agit encore de sauver l'armée par une honorable capitulation. Je n'accepte pas votre démission. Vous avez fait votre devoir toute la journée, faites-le encore. C'est un service que vous rendrez au pays. Le roi de Prusse a accepté l'armistice, et j'attends ses propositions.

« Croyez à mon amitié.

(Signé) : NAPOLÉON. »

Le général, persuadé alors qu'il n'y avait plus aucun autre moyen de sauver l'armée ; qu'en se retirant seul, comme il pouvait encore le faire, il évitait la captivité pour lui, mais en abandonnant de braves soldats qui avaient couru à la mort en lui obéissant pendant toute la journée ; voyant que s'il agissait ainsi, il remplisait mal le mandat de général en chef que le hasard des combats avait mis entre ses mains, se décida à rester à la tête de l'armée, à partager le sort de tous et à apposer son nom au bas de cette capitulation, acte terrible qui clôt par un

désastre immérité, par une catastrophe imprévue, une des plus belles carrières militaires.

Général en chef sans l'être, combattu dans ses idées, dans ses ordres, par un souverain auquel il n'osait encore désobéir; mal secondé par des généraux découragés, dont je tairai les noms par pudeur pour eux, par des généraux surtout qui, pesant sur l'empereur, le déterminaient à s'opposer à ce que les troupes autour de lui suivissent le général en chef, le brave de Wimpffen, malgré les espérances de sauver l'armée que lui donnaient les succès obtenus par le corps de l'intrépide général Lebrun (le 12e); impuissant enfin, avec ce dernier général et les officiers d'état-major, à rallier les troupes, qui avaient eu bien vite connaissance de la démarche faite par l'empereur auprès de l'ennemi et qui voyaient le drapeau parlementaire, le général, dis-je, crut devoir, après avoir protesté hautement, se sacrifier lui-même au salut de l'armée.

Et certes ce fut le plus grand de tous les sacrifices que pouvait faire M. de Wimpffen. Il ne se dissimulait pas que lui, dont le nom se rattachait à toutes les phases glorieuses de notre histoire militaire depuis quarante ans, lui qui était revenu vainqueur de la plus aventureuse, de la plus difficile des expéditions, il perdait en un jour, en un instant, tout le prestige attaché à sa personne, pour avoir eu la mauvaise fortune de commander vingt-quatre heures une armée battue, démoralisée, et parce que ses actes étaient contrebalancés par une volonté maladroite, encore supérieure à la sienne.

C'est une triste mais véridique histoire que je vous raconte là; quarante mille hommes en ont été les témoins...

La lettre ci-dessus a provoqué la réponse suivante:

La responsabilité de l'empereur Napoléon dans la catastrophe de Sedan a été exagérée d'une manière trop grave et trop injuste par une lettre publiée dans le numéro du 11 septembre, de la *Patrie*, pour qu'il ne soit pas permis aux officiers qui ont l'honneur de se trouver auprès de S. M. de rétablir la vérité des faits.

Lorsque les différents commandants des corps d'armée accoururent pour annoncer à l'empereur que leurs troupes étaient repoussées, mises en déroute et en partie refoulées dans la ville de Sedan, l'empereur les adressa au commandant en chef de l'armée, afin que celui-ci fût informé de la situation. En même temps le commandant en chef envoyait à l'empereur deux officiers de son état-major qui lui apportèrent un billet, par lequel il proposait à S. M. de sauver non pas l'armée, mais sa propre personne, en lui offrant dans ce but de se placer au centre d'un fort détachement de troupes, avec lequel, disait le général de Wimpffen, il chercherait à se faire jour sur Carignan.

L'empereur se refusa à sacrifier pour lui seul la vie d'un plus grand nombre encore de soldats; il ajouta que d'ailleurs Carignan était déjà occupé par les Prussiens, mais que si le général espérait pouvoir encore sauver une partie de l'armée, il ferait bien de tenter d'y réussir. Dans le moment même où cette réponse de l'empereur arrivait au commandant en chef, celui-ci communiquait au général Lebrun, commandant du 12e corps d'armée, son projet d'après lequel il aurait rassemblé rapidement 2000 à 3000 hommes et se serait mis à leur tête pour traverser les lignes prussiennes. Le général Lebrun lui répondit: « Vous conduirez à la mort 3000 hommes de plus et n'obtiendrez aucun résultat; mais si vous voulez tenter l'aventure, je veux bien marcher avec vous. »

Là-dessus les deux généraux quittèrent effectivement la place, mais une demi-heure plus tard le général de Wimpffen avouait que son plan était inexécutable et qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à se rendre. Le général de Wimpffen rentra donc dans Sedan, et invoquant ce qu'il y avait de cruel pour lui, qui n'exerçait qu'un commandement provisoire, à mettre sa signature au bas d'une semblable capitulation, il donna sa démission à l'empereur dans ces termes:

« Sire,

Je n'oublierai jamais les preuves de bienveillance dont vous m'avez honoré, et j'aurais été heureux pour la France et pour vous de pouvoir terminer cette journée par un glorieux succès. Je n'ai pu obtenir ce résultat et je crois devoir laisser à un autre le soin de conduire nos armées. Dans cette situation je me regarde comme forcé de donner ma démission de commandant en chef et de demander ma mise à la retraite.

Je suis, etc. »

Général de WIMPFFEN.

L'empereur refusa cette démission. En fait celui qui, pendant la bataille, avait eu l'honneur du commandement en chef, devait aussi, autant que cela lui était possible, assurer le salut de ce qui restait de l'armée.

Le général le comprit d'ailleurs et retira sa démission. Il était alors 9 heures du soir et le feu avait été interrompu à la tombée de la nuit.

Il est complétement faux de dire que le général de Wimpffen ait été combattu par l'empereur dans ses idées et dans les ordres qu'il a pu donner ; en effet, S. M. ne l'a rencontré qu'une seule fois sur le champ de bataille (entre 9 et 10 heures du matin.) Le général venait de Balan (entre Bazeilles et Sedan) et l'empereur lui demanda où en était la bataille sur ce point. Le général répondit : « Sire, les choses vont aussi bien que possible et nous gagnons du terrain. » Sur l'observation que lui fit S. M. qu'un officier venait de lui annoncer qu'un corps ennemi considérable tournait notre gauche, le général répondit : « Bien ! tant mieux ! il faut les laisser arriver. Nous les jetterons dans la Meuse et nous remporterons la victoire ! »

Tels sont les seuls rapports que l'empereur ait eus avec le général de Wimpffen pendant la bataille, et il est également faux de prétendre que lorsque l'empereur et le général se sont séparés ils aient eu quelque contestation ensemble.

L'empereur embrassa le général de la manière la plus chaleureuse.

Les adjudants généraux de l'empereur :

(Signé) Prince de la MOSKOVA. — CASTELNAU. — DE WAUBERT. — Comte REILLE. — Vicomte PAJOL.

A la lettre ci-dessus des généraux aides-de-camp de Napoléon III, le général Wimpffen a répliqué en ces termes :

Un grand nombre de journaux viennent de publier une lettre des généraux aides-de-camp de l'empereur, à laquelle le général Wimpffen se voit, avec regret, obligé de répondre.

Le billet porté à l'empereur par les capitaines d'état-major de Saint-Haouen et de Lanouvelle contenait ce qui suit :

« Sire, je donne l'ordre au général Lebrun de tenter une trouée dans la direc-
» tion de Carignan, et je le fais suivre par toutes les troupes disponibles. Je pres-
» cris au général Ducrot d'appuyer ce mouvement, et au général Douay de cou-
» vrir la retraite.

« Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes ; elles tiendront à honneur de lui ouvrir un passage. »

En adressant cette invitation à Sa Majesté, le but du général était de lui éviter le profond chagrin de se voir prisonnier et d'user du prestige de sa personne sur l'armée pour déterminer un mouvement d'ensemble, sans lequel une trouée était impossible.

L'empereur n'accueillit point cette proposition et fit arborer, à l'insu du général de Wimpffen, le drapeau blanc à la citadelle, en même temps qu'il envoyait un officier de sa maison en parlementaire.

Le drapeau blanc fut maintenu, malgré les protestations du général et son refus de négocier; les parlementaires ennemis furent reçus au quartier impérial.

Tous ces actes, qui sont du ressort du commandement en chef, ont nui à l'exécution des derniers mouvements offensifs.

Il n'est donc pas exact de dire que le général n'a pas été combattu dans ses idées et dans les ordres qu'il a pu donner. C'est un sentiment de haute convenance qui l'empêcha, dans sa lettre de démission, de spécifier que tel était le motif de son refus de signer l'armistice. Il ne se résigna au rôle de négociateur qu'après avoir lu la réponse honorable de Sa Majesté.

Les généraux aides-de-camp ont raison d'affirmer qu'il n'y a jamais eu, entre l'empereur et le général, la moindre altercation, et ce n'est pas sans une vive émotion que le général a reçu le dernier embrassement de Sa Majesté.

Le seul document que le général Wimpffen ait fait rédiger sur les opérations de la guerre est le rapport officiel de la bataille qui a été adressé au ministre et reproduit à peu près textuellement par divers journaux.

Cannstatt, le 19 septembre 1870.

Le général de division,
Signé, DE WIMPFFEN. »

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le Département militaire fédéral a adressé aux autorités militaires des Cantons les circulaires suivantes :

Berne, le 17 septembre 1870.

Tit. — Le Conseil fédéral a chargé, par arrêté du 16 courant, le Département soussigné d'inviter les intendances des arsenaux cantonaux à restreindre la vente de munitions à celles des sociétés de tir reconnues comme telles.

En exécution de cet arrêté nous venons vous prier de le porter à la connaissance de vos arsenaux avec l'invitation de vouloir s'y conformer.

Agréez, etc.

Berne, le 22 septembre 1870.

Tit. — En exécution ultérieure de la circulaire du 16 septembre, le Conseil fédéral a nommé dans sa séance du 21 courant les commissions suivantes pour procéder à l'inspection de tout le matériel de guerre dans les Cantons:

1° Pour les Cantons de Zurich, Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwalden, Glaris, Zoug, Soleure, Bâle, Schaffhouse, Appenzell, St-Gall, Grisons et Thurgovie

MM. le colonel fédéral Egloff, à Tägerweilen, inspecteur; lieutenant-colonel fédéral Kielholz, à Aarau; commandant Mayer, à St-Gall; major fédéral Bluntschli, à Zurich.

2° Pour les Cantons de Berne, Fribourg, Argovie, Vaud, Valais, Neuchâtel et Genève

MM. le colonel fédéral Stocker, à Lucerne, inspecteur; lieutenant-colonel fédéral Métraux, à Lausanne; commandant Egger, à Fribourg; major fédéral Davall, à Vevey.

3° Pour le Canton du Tessin

M. le colonel fédéral Scherer, de Zurich, inspecteur, avec un aide à désigner par lui.

En vous donnant connaissance de ce qui précède, nous vous informerons en même temps que les commissions fonctionneront dès le 1er octobre et qu'elles vous feront connaître l'époque de leur arrivée dans le Canton.

Le Département espère que vous profiterez du temps qui vous reste encore jus-